

Sans les bombes

Puy-Chaumoux, vous connaissez ? Non, ça ne vous dit rien ? Voyons ! Puy-Chaumoux, sur la bordure ouest du Cantal, côté Limousin ! Vraiment, vous ne voyez pas ? Si je vous dis Marseille, Macao, Miami, cela évoque pour vous quelque chose, pourtant : la mer, les filles, la Mafia... Vous situez fort bien le Gendarme à Saint-Tropez, Alerte à Malibu, Les parapluies de Cherbourg, Banco à Bangkok. Mais Puy-Chaumoux ? Toujours pas ? Alors laissez-moi vous décrire rapidement ce lieu magique.

Campée sur un côté de la place du village, imposante, omniprésente, une tour ronde, en pierres, une tour moyenâgeuse digne d'un studio d'Hollywood. Signe particulier : cette tour est éventrée à mi-hauteur. Un trou énorme béé en son flanc. D'où vient cette brèche ? Personne n'en sait rien. Les gens du village haussent les épaules quand on le leur demande. Peut-être un érudit local pourrait répondre, s'il s'en trouvait un. Mais à Puy-Chaumoux il n'y a pas d'érudit.

A droite de cette tour éventrée, un hôtel-restaurant municipal, propriété de la commune, avec la Rolande aux fourneaux. On a baptisé l'établissement : Hôtel-restaurant de la Place. Il fallait y penser. On y trouve un café-bar, une salle de restaurant pimpante et, sous les combles, des chambres refaites à neuf.

Les tables de la salle du restaurant sont rarement fréquentées par des mannequins anorexiques. Puy-Chaumoux, c'est le pays du cholestérol, et du mauvais. Le chou farci, la truffade, le tripoux. Pas encore labellisés bio, mais ça pourrait, tellement c'est bon. Il est vrai que les écolos, on s'en méfie un peu, dans le pays.

Certes, l'hôtel ne fait pas tous les jours le plein. En hiver, c'est même franchement désert. Pas certain qu'on équilibre les comptes. Mais on ne va pas licencier la Rolande ! Cela doublerait le taux de chômage. C'est donc la commune qui comble le déficit. Ce n'est pas bien grave. Le barrage de Mord-les-Rogues, construit à quinze kilomètres de là, noie la campagne jusque sur le territoire de la commune : EDF paie la taxe. Tout va bien.

Face à l'hôtel, de l'autre côté de la place, le bâtiment de la mairie. Un bijou. Une ancienne grange, aux pierres jointoyées, avec un toit de lauzes refait à neuf. Ce sont de vraies lauzes de schiste, pas de ces ardoises taillées comme on en voit sur le toit des résidences secondaires fermées tout l'hiver, et l'hiver est long à Puy-Chaumoux.

Sous le toit de la mairie, là où le paysan entreposait autrefois son foin pour nourrir le troupeau de Salers quand venait la neige, on a construit une vaste salle lambrissée, parquetée, aux murs habillés de boiseries. C'est la salle du conseil municipal. On y accède de la place par le plan incliné sur lequel reculaient, dans l'ancien temps pas si ancien, les tombereaux emplis de lisier.

Au fond de la salle, derrière la table du conseil tout en longueur, sont posés deux drapeaux, un pour la France, un pour l'Europe. Entre les deux drapeaux est accrochée bien en vue la photo du Président. Parce que le Cantal, c'est aussi la France.

Au rez-de-chaussée, sous la salle du conseil, là où se trouvait l'étable, là où rumaient les génisses brunes aux cornes en forme de lyre, on pénètre aujourd'hui dans les bureaux bien chauffés du secrétariat de mairie, prolongés de toilettes pimpantes et carrelées de frais qui sentent bon le sent-bon. Il n'y a pas qu'à Florence que c'est beau, il n'y a pas qu'à San Francisco que c'est moderne.

Voilà le décor. Criant de couleur locale. On ne ferait pas plus naturel en studio.

La place, sur laquelle se trouvent la tour, l'hôtel et la mairie, marque pour ainsi dire l'entrée officielle du village de Puy-Chaumoux. On l'a baptisée place du Bourg : l'imagination est au pouvoir, vous dis-je. Au-delà de la place, les maisons s'écoulent le long de la rue principale, comme posées au milieu des pâturages, épousant le terrain qui descend du côté de la Dordogne. La rivière n'est pas loin, mais on ne la voit pas : elle coule au fond d'un ravin boisé, presque inaccessible. La Dordogne, vous connaissez, tout de même ? Ici, à Puy-Chaumoux, elle n'est pas encore très imposante. Mais ambitieuse comme un fleuve, elle marque déjà une frontière, entre Auvergne et Limousin.

Cette frontière, vous ne voyez pas bien sur la carte ? Peu importe. Sachez que de toute façon, à Puy-Chaumoux il ne se passe rien. Et c'est très bien comme cela. On y vit tranquille. On ne cause pas beaucoup, sauf si vous évoquez la chasse ou les champignons. Alors, le regard s'éclaire, l'oreille se dresse.

Le Puy-Chaumois est aimable, et même causant quand ça l'intéresse. Mais il ne faut pas lui parler de mondialisation, de réchauffement climatique ni des banlieues du neuf-trois.

Puy-Chaumoux est un lieu paisible, au bon air. A Los Angeles, un assassinat est commis toutes les cinq minutes. A Puy-Chaumoux, on déplore un meurtre tous les cinq mille ans. C'est pour dire.

Le problème, c'est que le meurtre une fois tous les cinq mille ans, c'était justement hier.

Jacotte est encore sous le choc.

Pourtant, rien ne l'étonne, Jacotte. C'est une femme solide. Maire du village, estimée de ses concitoyens, redoutée de la Préfecture, Jacotte veille sur la commune, de concert avec Proserpine, la secrétaire de Mairie. Ce sont les femmes qui tiennent la boutique, et ça roule. Dans le civil, Jacotte et son mari tiennent un élevage de Salers, mais c'est Jacotte qui s'en va au foirail deux fois par an, et je peux vous dire que le maquignon qui lui vendra une vache malade n'est pas encore né.

Tout ça pour vous faire comprendre que si Jacotte est aujourd'hui sous le choc, c'est qu'il s'agit vraiment d'une affaire inconcevable.

A l'heure qu'il est, Jacotte ressent une grande difficulté à mettre deux idées bout à bout. On peut comprendre. Imaginez que par une belle soirée de mai, à l'époque où les jours rallongent, vous preniez votre trousseau de clefs, vous ouvriez la porte extérieure de la salle du conseil municipal, cette belle salle lambrissée sous le toit de la mairie. Un geste que vous, Maire de Puy-Chaumoux, faites chaque semaine le mardi sur le coup de vingt heures, tant pis pour le journal de Laurence Ferrari. Et ce mardi là, la porte à peine ouverte, vous recevez en pleine narine une pestilence violente. Parce que les cadavres, on ne le découvre pas en posant les yeux dessus, comme ça, par hasard. Ou alors, c'est que vous êtes dans un film. Dans la vraie vie, on sent la mort avec le nez avant de la voir avec les yeux. Et hier soir, Jacotte s'est trouvée dans la vraie vie, si l'on peut dire, puisque le type était mort. La tête presque entièrement tranchée, le corps recroquevillé sous la photo du Président, au pied des drapeaux. Et ça puait, c'est rien de le dire. Le président, lui, restait silencieux. Il gardait sur la photo ce sourire ironique et volontaire qui plaît aux dames.

Jacotte s'est précipitée de l'autre côté de la place, au bar de l'hôtel derrière lequel officiait encore la Rolande.

— Fais-moi le numéro de la gendarmerie

Rolande connaît le numéro de la gendarmerie par cœur. Non qu'elle compose souvent ce numéro sur le cadran du téléphone : Puy-Chaumoux est un coin tranquille. Mais le numéro des gendarmes, tout le monde le connaît, à Puy-Chaumoux. C'est plus prudent, avec tout ce qu'on voit à la télé.

— Mais les gendarmes sont ici, Jacotte !

Jacotte se retourne. Effectivement, Lucien dit Lulu, et le jeune Nicolas nouvellement recruté, en uniforme tous deux, finissent leur Avèze, assis à la table du coin. Alors sans un mot, Jacotte, de l'index, désigne aux deux hommes le bâtiment de la mairie qu'on aperçoit en face. La porte du bar restée ouverte : la soirée est si douce ! Les gendarmes comprennent tout de suite que, pour une raison encore inconnue, on a fini de rigoler. Ils se précipitent dehors, et Jacotte s'évanouit dans les bras de Rolande.

Voilà ce que racontent les gendarmes Lucien Roque-Brou et Nicolas Nigon au capitaine Nathalie Bichard, commandant la compagnie de gendarmerie de Chauriac, sous-préfecture du plus beau département d'Auvergne, en ce petit matin d'un joli mois de mai.

Nathalie Bichard est surnommée la Belle de Cadix par ses subordonnés, pour la raison qu'elle possède des yeux d'un velours soyeux et d'une langueur qu'on rencontre rarement sur la planète. Ce surnom dénote l'affection que lui portent ses hommes, même si on évite de trop l'utiliser quand la capitaine est à portée de voix. Aujourd'hui cependant, les gendarmes pourraient plutôt chanter l'air d'Un œil noir te regarde, s'ils osaient un instant plonger leur regard dans celui de leur supérieure hiérarchique. Parce que rien ne va plus.

Nous sommes mercredi, le lendemain de la découverte macabre. Au rez-de-chaussée du bâtiment de la mairie, Jacotte est assise dans le bureau du secrétariat, effondrée dans le meilleur fauteuil. La nuit a été blanche, malgré le grand verre de cognac administré la veille par la Rolande, à l'hôtel de la Place ; malgré la dose de somnifères avalée ensuite par Jacotte, qui aurait suffi pour anesthésier une salers en vèlage. On voit des cernes violâtres sous les yeux verts de la première magistrate. Son pull est passé le devant derrière, et son chignon dodeline. Ce serait peut-être le moment de lui vendre une vache malade, après tout.

Mais le secrétariat de mairie n'est pas un champ de foire, il s'en faut de beaucoup : il n'y a pas un grain de poussière dans le bureau de Proserpine.

Les deux gendarmes sont au garde-à-vous et le lieutenant Nathalie Bichard fronce ses beaux sourcils andalous. Elle est restée debout, derrière le bureau de Proserpine.

Jacotte, qui lui fait face, s'évente avec La Montagne du jour. On pourrait y lire, en très grosses lettres, si le journal n'était plié en éventail : « Le sous-préfet de Chauriac retrouvé décapité au pied de la photo du Président ».

On peut concevoir que l'atmosphère ne soit pas à la détente.

— En tous cas, il n'est pas mort sur place. Il n'y avait presque pas de sang sur le parquet.

Le gendarme Lulu Roque-Brou a osé cette remarque, pour rompre le silence. Mais le capitaine Nathalie Bichard ne répond pas. Elle pense au coup de fil du général commandant la Région de gendarmerie, qui l'a réveillée abruptement ce matin à quatre heures :

— Capitaine, le Ministre exige une prompte élucidation. Un sous-préfet retrouvé mort dans une salle de mairie ! Pas de nouvelle affaire Erignac, vous comprenez.

— Mon général, ce département, c'est la Corse, mais sans les bombes...

Le général a semblé apprécier modérément. Nathalie s'est empressée de préciser :

— Je veux dire qu'il ne s'agit pas d'une affaire politique, mon général. J'en suis persuadée. Un rôdeur, peut-être.

C'était un peu court, mais pouvait-elle avancer une autre hypothèse ?

A vingt-trois heures, hier soir, alors que le capitaine Nathalie Bichard venait d'éteindre la liseuse et se pelotonnait contre le dos ronflant de son Philibert qui travaille comme bûcheron indépendant, le brigadier de garde tout affolé avait sonné à la porte. Et aux petites heures, le général en personne joue les réveille-matin ! Entre temps, Nathalie n'a pas beaucoup avancé sur l'enquête. Il a bien fallu dormir un peu, pour affronter la journée d'aujourd'hui qui s'annonce cruciale.

Une journée qui commence dans le bureau de Proserpine, secrétaire de la mairie de Puy-Chaumoux, dans le parfum d'un café odorant et corsé. Sans les bombes.

Le général a conclu l'entretien téléphonique d'un ton sec :

— La brigade de recherches départementale sera à pied d'œuvre dans quelques heures. C'est une priorité.

Cette conclusion n'a pas sonné agréablement aux oreilles délicates de la capitaine Nathalie Bichard. Cela signifie que dès ce matin, elle aura le jeune lieutenant Michelangeli sur le dos. Ce pète-sec frais émoulu de l'école, qui commande la brigade de recherches, ne fait pas la différence entre une Aubrac et une Limousine, et ne connaissait du chef-lieu de département, avant d'y être nommé, que les températures sibériennes annoncées tous les soirs par la météo de TF1.

Nathalie est sur son territoire. N'en déplaît à la hiérarchie, charbonnier est maître chez soi.

Mais si elle veut le rester, il va bien falloir qu'elle résolve l'énigme avant que les cow-boys de Michelangeli ne s'annoncent avec leur cheval et leur grand chapeau.

On entend du bruit et des voix derrière la porte d'entrée du secrétariat de mairie. Au même instant, la porte s'ouvre en bourrasque et laisse pénétrer Rolande, la tenancière de l'hôtel, titubante, les yeux bouffis-rougis.

— Et dire que je ne me suis doutée de rien !

Le gendarme Lulu Roque-Brou, dont la réputation de galanterie n'est plus à faire, rapproche une chaise dans laquelle Rolande se laisse choir en sanglotant. Le capitaine Nathalie Bichard jette sur Rolande un regard plus noir que le flambant gras qu'on extrayait autrefois dans les houillères du bassin d'Auvergne.

Nathalie s'apprête à poser une question, mais ce n'est pas nécessaire : la Rolande s'interroge elle-même, les paumes ouvertes vers le ciel comme pour prendre le Seigneur à témoin :

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? Il était là devant moi ! Pourquoi ne l'ai-je pas reconnu ? Pourtant je l'avais vu plusieurs fois, au banquet des chasseurs, au repas des maires du Canton... Il m'a même fait la cour, cette fois-ci, pendant le dîner, et pauvre de moi je ne l'ai pas remis !

Le sous-préfet lui a fait la cour. Rolande en rajoute un peu. Mais aussi, elle vient de subir un grand choc. On peut comprendre.

Rolande continue :

— C'est à cause du genre de vêtements qu'il portait lundi soir à l'hôtel. Avant, je ne l'avais vu qu'habillé. Je veux dire, habillé comme un sous-préfet, vous comprenez. Mais lundi soir, avec cette tenue de Tyrolien, ce chapeau à plume, cette culotte de peau, je me suis dit « c'est un touriste allemand », surtout qu'il me parlait avec un accent. Il me disait : « Promenade, Mademoiselle », vous savez, comme dans ces films pendant la guerre.

Les autres se regardent. On entendrait une mouche voler. Mais il n'y a plus de mouche, depuis que l'étable a été transformée en secrétariat de mairie.

Alors, on entend une voix puissante du côté des toilettes :

— Mais Berlusconi ! Vous êtes en plein délire, les filles ! Coupez !

Avez-vous déjà traversé une crise de fou rire inextinguible ? Jacotte étouffe, pliée en deux sur le meilleur fauteuil, la tête entre les jambes, agitée de soubresauts nerveux, les mains sur les oreilles. Elle pousse un hurlement toute les trente secondes, une sorte de plainte qui rappelle celle du coyote. Les deux gendarmes ont jeté leur képi sur le parquet et se tapent dans la main l'un de l'autre, un coup la gauche, un coup la droite. Proserpine, la secrétaire de mairie, qui avalait une gorgée de café, l'a recraché dans un spasme d'hilarité nerveuse, et taché son corsage blanc à frous-frous. Même le capitaine Nathalie Bichard s'est mise à glousser. Elle danse d'un pied sur l'autre pour se donner une contenance, parce qu'elle est quand même capitaine de gendarmerie, pour de vrai, alors que les autres zozos ne sont que des comédiens occasionnels. Heureusement qu'elle a l'autorisation de sa hiérarchie départementale. Parce que Marcello, le réalisateur de la RAI Uno, est rouge de colère sous son épaisse chevelure bouclée.

— Berlusconi !

Son juron italien favori. Un véritable tic de langage.

— Vous savez combien coûte une journée de tournage ? Vous croyez qu'on a du temps à perdre ? Reprenez le scripto ! Ah Santa Vergine di Mantova !

Rolande est devenue rouge, par plaques, comme les enduits mangés des murs de Venise. Elle reprend le contrôle d'elle-même et se rebiffe :

— Tu n'as pas aimé, Marcello ? Tu ne crois pas que ma trouvaille était plus authentique que ton texte à la con ? Tu as recruté des comédiens sur place pour avoir du naturel, non ? Ou alors pour faire des économies ? Pour ce qu'on est payé, on peut au moins rigoler !

— Berlusconi, Rolande ! Comment veux-tu qu'on s'y retrouve au montage ? Tu ne crois tout de même pas...

Le dialogue aigre-doux est interrompu par le hurlement d'une sirène. L'arrivée de la sirène attire tous les protagonistes à l'extérieur. La diversion est bienvenue. A l'entrée du secrétariat de mairie, le soleil déjà haut en ce matin de mai reçoit le renfort de deux projecteurs HMI braqués sur la porte.

Marcello est sorti le premier et tempête à l'attention de l'électricien en salopette qui se prend les pieds dans ses fils :

— Eteins-moi ça, Berlusconi !

Au même moment, une camionnette bleue s'arrête dans un nuage de poussière au pied des projecteurs. Un gendarme descend, côté passager. Il a fière allure dans son uniforme tout neuf. Tout sourire, il s'approche de Marcello.

— Monsieur Marcello Inserillo de la télévision italienne ? Je suis le lieutenant Michelangeli, de la brigade de recherches départementale. A votre disposition pour le tournage toute la journée, comme convenu avec le commandant du Groupement de gendarmerie.

Le lieutenant Michelangeli ajoute :

— Nous avons peut-être des racines communes, Monsieur Inserillo. Sicilien sans doute ?

Le capitaine Nathalie Bichard, sortie du secrétariat de mairie avec les autres, contemple la scène. La jeune femme est devenue verte. Quoi ? Elle n'y croyait pas. Le lieutenant Michelangeli a eu l'autorisation de venir tourner avec ses hommes pour cette série télévisée de la RAI Uno ! L'Auvergne est un grand plateau de tournage, certes, mais il ne faudrait pas que toute la gendarmerie du département se mette à faire du cinéma. A quoi pense la hiérarchie ?

Nathalie s'éloigne du groupe, et fait mine d'inspecter la place du Bourg, encombrée de câbles en tous genres et interdite à la circulation par des bandes de plastique rouges et blanches tendues entre des piquets. Cinq de ses hommes, de véritables gendarmes ceux-là, organisent la circulation et veillent au grain. Quelques veuves désœuvrées vêtues d'un tablier à fleurs et de varices en relief regardent en bavassant ce déploiement technique jamais vu à Puy-Chaumoux.

Derrière Nathalie, le ton monte. Elle entend la voix de Jacotte, en colère :

— Et ces boules puantes à côté du mannequin du sous-préfet hier soir, dans la salle du conseil ! J'ai failli tourner de l'œil tellement tu en as mis. C'était nécessaire, ça ? Tes caméras ne filment pas l'odeur, tout de même ?

Marcello répond sur un ton exaspéré :

— Justement Jacotte ! Grâce à l'effet de surprise, tu as parfaitement tenu le rôle. Avec les occasionnelles comme toi, j'emploie toujours de petits artifices, Berlusconi !

La voix rageuse de Rolande revient couvrir l'explication de Marcello. Le lieutenant Michelangeli lui aussi tente d'intervenir dans l'algarade. Marcello hurle :

— C'est le bordel ! Pause pour tout le monde !

D'un geste, il désigne l'Hôtel qui se trouve en face, et entame à grands pas la traversée de la place en direction du bar. Il jure entre ses dents.

— Berlusconi !

Le groupe suit Marcello et arrive à la hauteur du capitaine Nathalie Bichard. Celle-ci entend Marcello qui s'adresse à un grand blond en chemise rouge :

— Le mannequin ?

— Remis à sa place dans le camion des accessoires.

— Bene.

La sonnerie du téléphone de service vibre contre le sein gauche de Nathalie. Elle passe la main sous sa vareuse d'uniforme :

— Capitaine Bichard.

— Colonel Cordobes. Je suis au bar de l'hôtel de la Place. Phase terminale de l'opération Auverlordre. Mettez discrètement vos hommes en alerte.

Le patron de la gendarmerie départementale ! Ici ? A Puy-Chaumoux ? A l'hôtel de la Place ? Nathalie se tourne vers l'entrée du bar de l'hôtel. Là-bas, la troupe hétéroclite de la RAI Uno pénètre lentement dans la salle du bar et en masque l'entrée. Nathalie ne peut rien voir, mais n'a aucun doute : c'est bien la voix chaude du colonel commandant le groupement de gendarmerie qui lui parle dans l'oreille droite. Le colonel ajoute, économe de ses paroles :

— Capitaine, vous n'avez pas été informée pour des raisons de sécurité. Le lieutenant Michelangeli est en charge. Vous le couvrez. Tireurs d'élite sur les toits.

Nathalie lève les yeux, et devine des ombres noires dissimulées derrière les cheminées de l'hôtel et de la mairie. Dans la brèche béante de la tour, il n'y a qu'un grand trou sombre. Mais elle sait que les canons des MP5 A5 à laser sont là aussi pointés sur la place du Bourg.

Cette fois-ci, on a les bombes.

Les cinq gendarmes sous les ordres de Nathalie comprennent vite à leur tour. Ils éloignent les veuves en pantoufles. Les gendarmes se disséminent ensuite autour de la place, sans précipitation, à égale distance l'un de l'autre. Nathalie cherche à repérer le lieutenant Michelangeli. Elle l'aperçoit appuyé contre le mur de l'hôtel. Il tient les pierres et surveille la place. On dirait qu'il se chauffe au soleil.

C'est à ce moment que le feu du ciel se déchaîne.

Nathalie a le temps d'apercevoir le type en chemise rouge, suivi de Marcello, sortir du bar. Les deux hommes courent avec la vitesse du désespoir vers un camion de régie stationné à l'entrée de la place, à cheval sur le talus herbu. Un coup de tonnerre, des sifflements, et les deux fugitifs s'effondrent en même temps sur le sol, hurlant de douleur et roulant sur eux-mêmes. Au même moment, le gendarme Deguilhem plaque Nathalie au sol de ses quatre-vingt dix kilos en lui disant calmement à l'oreille :

— Couchez-vous, Capitaine

Nathalie et le gendarme Deguilhem rampent frénétiquement sur deux mètres et s'abritent derrière le grand bac de ciment, planté de troènes chétifs, qui borde la petite terrasse devant l'entrée du bar de l'hôtel. Du côté du camion de régie, on riposte par des tirs de Kalachnikov. L'air résonne de cris et d'appels, ponctués par les coups de feu croisés et le sifflement des balles.

Nathalie aperçoit, dans l'ombre, de l'autre côté de la place, une silhouette qui se profile dans l'encadrement de la porte du conseil municipal, au premier étage de la mairie ; là où, hier, Marcello tournait la scène du cadavre avec Jacotte en vedette.

Qui est cet homme ? Ce n'est pas un gendarme.

L'homme se casse en avant brusquement, puis se cabre sur l'arrière, comme fouetté par une claque invisible. Nathalie pense aux images de l'assassinat de John Kennedy, en 1963, secoué d'avant en arrière par les balles comme un pantin. Mais il n'y a pas de Jacky Kennedy pour se pencher sur la silhouette agonisante. Très vite, l'ombre blessée vacille et recule pour disparaître en titubant à l'intérieur de la salle du conseil.

Puis tout se tait.

Nathalie se relève rapidement. Devant elle, le colonel traverse la place en courant, et se précipite vers l'endroit où la silhouette mystérieuse est brièvement apparue. Nathalie rejoint le colonel à l'entrée de la salle du conseil. Ils pénètrent tous deux dans la pièce lambrissée, au moment où Jacotte débouche du rez-de-chaussée de la mairie par l'escalier intérieur.

Entre les deux drapeaux, sous la photo du Président souriant, un corps baigne dans une mare de sang, couché en position fœtale.

— Je lui avais bien dit que ce n'était pas sa place !

Le colonel a une toute petite voix.

L'homme est mort. L'homme que Nathalie a aperçu il y a deux minutes sous la fusillade.

Le colonel ajoute, comme pour lui-même :

— Il tenait absolument à assister à l'opération. L'école du terrain, disait-il ! Si jeune ! C'était sa première affectation. Il avait peur de s'ennuyer à Chauriac...

Le lieutenant Michelangeli apparaît à son tour dans l'encadrement de la porte. Il s'approche du colonel qui est absorbé par la contemplation du cadavre sanglant gisant au pied des drapeaux, sous la photo d'un Président de la République serein.

Le lieutenant annonce d'un ton triomphant :

— Mon colonel, on a récupéré le mannequin. Bourré d'héroïne. Quatre-vingt kilos de came, à vue de nez. On me dit qu'hier, ce mannequin figurait un sous-préfet assassiné dans le film de Marcello Inse-rillo ! C'est à mourir de rire !

A l'instant où le lieutenant prononce ce dernier mot, la scène du massacre apparaît dans son champ de vision. Michelangeli titube légèrement et pâlit :

— Qui est-ce ?

C'est Jacotte qui répond :

— C'était le sous-préfet de Chauriac.

Et Jacotte s'évanouit dans les bras du capitaine Nathalie Bichard.

Entre les deux femmes, la synchronisation est parfaite.

Si l'instant n'était pas si tragique, on pourrait penser que c'est du cinéma.